

Lecture biblique : Jn 9,1-7

En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui posèrent cette question : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui ! Tant qu'il fait jour, il nous faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé : la nuit vient où personne ne peut travailler ; aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Ayant ainsi parlé, Jésus cracha à terre, fit de la boue avec la salive et l'appliqua sur les yeux de l'aveugle ; et il lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé » – ce qui signifie Envoyé. L'aveugle y alla, il se lava et, à son retour, il voyait.

Prédication

Pourquoi lire la Bible ? Cette question sera à l'ordre du jour de la première rencontre du Parcours protestant – une sorte de catéchisme d'adultes qui débutera mercredi 28 janvier à 19h30. Je ne vais pas vendre dès maintenant la mèche, d'autant que nous réfléchirons ensemble à tout ce que cette interrogation implique et aux raisons que l'on peut trouver de lire la Bible, mais je voudrais partager avec vous une expérience personnelle qui, je crois, peut illustrer cette question et constituer un exemple d'une réponse possible.

J'ai eu l'occasion en début de semaine de lire ce texte, Jn 9,1-7, avec un couple qui prépare le baptême de son enfant. La guérison de l'aveugle-né, comme on l'appelle souvent, est un épisode bien connu de l'évangile de Jean. Il est notamment invoqué quand on s'interroge sur l'origine du malheur. Quand une catastrophe s'abat sur un individu, sur un pays, il peut être tentant, et on retrouve cette façon de penser jusque dans la Bible, de se demander s'il ne l'avait pas bien mérité. Après tout, il faut bien qu'il y ait une cause, sinon le monde serait absurde, ce qui constitue une perspective assez inconfortable ; alors, faute de mieux, le coupable, on ira le chercher du côté de la victime. L'accident ou la maladie qui survient sans prévenir serait la responsabilité de celui-là même qui en souffre.

C'est en quelque sorte la double peine : non seulement il est plongé dans l'affliction, mais en plus de cela, il est soupçonné d'être responsable de ce qui lui arrive, comme Job. Il est suspecté d'être l'auteur d'un crime, d'un péché justement puni par Dieu.

Même les propres disciples de Jésus se laissent aller à ce genre de pensée, à vrai dire assez courante dans la mentalité juive de l'époque. Mais ne nous moquons pas trop vite d'eux, ne les regardons pas de haut, je suis persuadé que nous-mêmes, nous pouvons éprouver la séduction d'un tel raisonnement pervers. Vous savez, quand vous entendez quelqu'un s'exclamer : j'ai vraiment dû être une ordure dans une vie antérieure, pour qu'il m'arrive ça.

Heureusement, nous disposons de cette réplique précieuse de Jésus à la question de ses disciples : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? » Ni l'un ni l'autre, répond Jésus. La maladie n'a rien à voir avec le péché. La souffrance n'est pas le juste châtiment d'une faute, et il nous faut convertir notre regard sur Dieu : celui-ci n'est pas le grand punisseur qui rétribue froidement, sans pitié, le mauvais karma.

Cependant, ce n'est pas tellement de cela que je veux vous parler, ce n'est pas ça qui m'a arrêté cette semaine dans ma lecture de ce texte. Ce n'est pas non plus vraiment le miracle comme tel et ce qu'il peut symboliser : nos existences plongées dans les ténèbres qui se trouvent enfin éclairées par la venue du Christ, pour parvenir à la lumière de la foi. Ce n'est pas davantage ce qui suit immédiatement la guérison, et qui n'en est pas moins fort intéressant, à savoir la polémique qui va opposer l'ancien aveugle pris à parti par des pharisiens qui le traitent, avec Jésus, de pécheur. Ici l'ironie de l'évangéliste est remarquable : les représentants de la religion officielle, les héritiers d'Abraham et de Moïse, alors qu'ils voient le miraculé, refusent de se rendre à l'évidence, de même qu'ils ne reconnaissent pas Jésus pour ce qu'il est. En somme, les véritables aveugles, ce sont eux. Comme ce sont eux les véritables pécheurs : ils n'ont aucune excuse, ils

ont reçu la loi, maintenant ils pourraient accueillir Jésus, mais ils font le choix de demeurer dans leurs ténèbres.

Tout cela est vraiment très intéressant, et je vous encourage à lire l'ensemble de ce chapitre 9, mais ce n'est pas cela qui m'a d'abord interpellé. C'est un détail beaucoup plus immédiat, beaucoup plus prosaïque : c'est le crachat de Jésus.

Et c'est le papa de la future jeune baptisée qui a attiré mon attention dessus, parce que si, pour le reste, le texte lui plaisait assez, il avait franchement du mal avec cette histoire de crachat. D'ailleurs, était-ce vraiment nécessaire que Jésus crache par terre ? D'une part, ce n'est pas une attitude très élégante, et surtout, pour le papa, cracher de la sorte, cela peut être perçu comme une marque de mépris, de rejet brutal. Évidemment, ce n'est pas du tout le sens de cet acte de Jésus dans l'épisode en question, mais la famille a quand même préféré que l'on écarte ce passage pour le jour du baptême.

Ce qui m'a intéressé, c'est que je n'avais jamais vraiment prêté attention au fait que Jésus crache. À vrai dire, je ne m'en souvenais même pas. Eh bien voilà ce que je trouve fascinant dans la lecture de la Bible : on n'a jamais fini d'y découvrir de nouvelles choses, de nouvelles pépites, car oui, je subodore qu'il y a quelque chose de pertinent et même de décisif dans le crachat de Jésus. Et je ne dirai jamais assez à quel point lire la Bible à plusieurs, avec d'autres, enrichit notre regard.

Je me suis tout de même demandé comment il se pouvait que j'aie oublié que Jésus crache, en Jean 9. Peut-être cette omission de ma part trahit-elle je ne sais quel embarras ? Après une petite recherche, j'ai découvert que cette omission significative se retrouve dans l'histoire des représentations classiques de Jésus. Vous ne verrez jamais une peinture de la Renaissance représentant Jésus qui crache par terre. Tout au plus peut-on deviner, dans une poignée d'enluminures médiévales, un fin filet de bave coulant de la bouche de Jésus.

Vous m'excuserez d'être un peu cru, mais je soupçonne que c'est justement là que le bât blesse. Un crachat n'est pas digne de la majesté du Christ, du Logos incarné,

pour utiliser les termes du prologue de l'évangile de Jean, que nous avons lu à Noël. Ce n'est pas forcément facile d'accepter que nous soit raconté l'usage que fait de ses sécrétions celui qui par ailleurs est la lumière du monde. C'est indécent. C'est trop... charnel. Mais on parle bien d'incarnation, non ?

Par ailleurs, cet acte de Jésus n'est pas dénué de sens. Tout d'abord, on attribuait à l'époque une valeur thérapeutique à la salive, notamment pour le soin des affections des yeux, de sorte que l'opération à laquelle procède ici Jésus n'est pas si surprenante, dans le contexte. Heureusement, on a fait depuis quelques progrès en matière d'ophtalmologie. Dans l'évangile de Marc, on voit ainsi Jésus appliquer sa salive sur les yeux d'un autre aveugle mais aussi sur la langue d'un sourd muet. Littéralement, il lui crache sur la langue.

Ce qui est propre à cet épisode, c'est que Jésus mêle sa salive à de la terre, avant de pétrir l'ensemble pour en faire une sorte de boue. C'est d'ailleurs ce qui lui vaudra la colère des pharisiens, puisque pétrir de la pâte faisait partie des activités proscrites le jour du sabbat. Le sabbat qui nous renvoie au récit de la création dans le livre de la Genèse, au septième jour. Eh bien justement, il n'est pas interdit de reconnaître dans l'acte de Jésus un geste créateur. Souvenons-nous qu'en Gn 2, Dieu crée l'homme à partir de la poussière du sol, et lui insuffle un souffle de vie. Voilà ce que peut symboliser ici la salive : provenant de la bouche, elle est traditionnellement associée au souffle, et c'est par elle que le Logos, la Parole faite chair, poursuit l'œuvre de création divine, en se mêlant à l'humus dont nous autres humains sommes faits.

Voilà donc le genre de belles surprises et de découvertes précieuses que nous réserve le texte biblique, voilà pourquoi il me semble qu'il vaut la peine de lire la Bible. Et ce n'est pas tout. Il y a encore une pépite dissimulée dans ces quelques versets. Quand Jésus *applique* la boue sur les yeux de l'aveugle, le verbe employé a la même racine que Christ, le mot grec qui signifie : oint. De sorte que l'on pourrait dire que l'aveugle est oint, qu'il reçoit l'onction. Cet aveugle, dont on

apprendra un peu plus loin qu'il en était réduit jusque-là à mendier, est ensuite envoyé, pour parachever la guérison, se laver à la piscine de Siloé, dont il nous est dit que le nom signifie envoyé, justement. Or c'est précisément ce qui arrive à l'ancien aveugle : il sera, d'une certaine manière, envoyé pour témoigner devant les pharisiens, et jusqu'à confesser pleinement sa foi devant Jésus.

Voilà donc l'hypothèse que je vous soumets à partir de ces quelques éléments du texte, de ces petites trouvailles : et si l'aveugle-né devenu voyant, entré dans la lumière, n'était autre lui-même qu'une sorte de Christ ? Je vous rappelle qu'il a été oint, de la salive de Jésus lui-même. Et s'il était envoyé, pour témoigner, pour être lumière à son tour, pour poursuivre les œuvres de Dieu ?

« il nous faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé », affirme Jésus. Qui est ce nous ? Jésus s'adresse à ses disciples, mais aussi indirectement au lecteur, c'est-à-dire à nous. Nous sommes aussi l'aveugle plongé depuis toujours dans les ténèbres, nous sommes aussi au bénéfice de l'onction d'une Parole qui nous illumine, d'un souffle reçu qui nous vivifie. Nous sommes aussi envoyés pour accomplir les œuvres de Dieu, qui ne consistent pas à juger et à condamner, à ajouter du mal au malheur, mais à secourir et à réparer.

Voilà donc aussi comment la Bible nous parle. Voilà quel don et quelle responsabilité nous en recevons. Et ce ne sont pas des paroles en l'air, abstraites, un peu vaporeuses. Le crachat de Jésus ne permet pas d'en douter : il nous faut mettre la main à la pâte. C'est ainsi que l'œuvre créatrice et créatrice se perpétue. À travers des choses aussi prosaïques et ingrates que d'aider quelqu'un qui vient d'arriver à remplir un formulaire administratif exigé par la préfecture, ou que de porter des sacs de conserves pour une distribution alimentaire, ou que sais-je encore. Jésus a craché, il a mélangé sa salive à la terre, et la lumière s'est faite. À notre tour, soyons sel de la terre et lumière du monde.